en contraste à l'action, rapide, enfiévrée, furieuse du second acte, la restitution d'une époque curieuse, effectuée avec un intégral et consciencieux souci d'exactitude, l'étude de cette figure de révolutionnaire à un stade décisif de sa vie, offraient un réel intérêt esthétique. Aussi la fusion de ces divers éléments en un ensemble harmonieux, d'heureuse composition, valut-elle à son auteur un succès que légitiment au surplus les préoccupations d'art et le talent dramatique dont M. Fua témoigna en cette œuvre.

Taillade (Cotta) apparut aux dernières scènes en d'admirables attitudes de grandeur tragique, M. Godeau (Martin Luther, soutint avec effort, mais non parfois sans beauté, un rôle difficile; rappelons encore M. Krauss (Staupitz), Mmes France, E. Nau (Hoursula), très sensuellement passionnée, Dolsy (Hildegarde).

Pa-hos, « jeune roi de Vénusie », rencontre Zu'ella, « nièce de Kormeux, destinée à Niourr »; Niourr, d'autre part, est le « fils de Kormeux, fiancé à Zu'ella », et enfin Kormeux se présente « seigneur de Vlœça-la-Magnifique, vassal de Pa-hos ».

Est-il besoin d'ajouter que Pa-hos aime Zu'ella? Les deux amants, plutôt que de se séparer, se laissent brûler ensemble dans Vlœça-la-Magnifique par Kormeux révolté, et l'outragé Niourr.

Cette fable insignifiante, s'accompagne de développements dont la banalité s'aggrave d'une pauvreté d'expression regrettable. Nous n'insisterons donc pas sur cette lamentable erreur d'un poète (?).

M. Krauss (Niourr), Mmes E. Nau (Pa-hos), Meuris (Zu'ella), Marguy, France, tentèrent avec courage d'animer ce triste spectacle.

GASTON DANVILLE.

MUSIQUE

A ceux qui voudraient entendre des œuvres de « jeunes compositeurs », voici qu'on répond : aux concerts Lamoureux, M. Théodore Dubois et feu Lacombe laissent un peu de place à M. G. Pierné; — chez M. Colonne, M. Ch. Lefebvre, M. Saint-Saëns, feu Godard et feu Meyerbeer, s'écartent à peine pour que MM. G. Carraud et Guy Ropartz parviennent au public.

Quiconque s'intéresserait à rechercher selon quelle logique sont composés les programmes de nos Concerts perdrait son temps. C'est au petit hasard. On panache : « celui-ci fera passer cet autre ! » Ou bien, très à court, on prend ce qui se peut monter aisément. Pourquoi M. Colonne aurait-il mis au programme deux fois de suite — pendant que M. Cazeneuve remplissait ailleurs les conditions d'un engagement — cette lamentable loque de *Struensée*? Il n'y a peut-être rien d'aussi nul et uniformément poncif — parmi les plus exécrables « musiques »; rien qui soit plus sot, mieux cuistre et désespérément médiocre entres toutes les moins recommandables littératures ». Un M. Jules Barbier l'avait fait en prose

ce n'était déjà pas si bien. Un autre M. Barbier (Pierre) surgit qui *met* cette chose *en vers*. On rêve d'instruments orthopédiques! Hélas, la partition de Meyerbeer n'a pas changé! La « fameuse » Polonaise, la « Marche funèbre » et la « Scène finale », on les entendait de loin en loin. Les gens doux supportaient patiemment qu'on jugeât par ce moyen de leur volonté résignée. Mais le *Tout*, le *Tout*, ces deux tortures simultanées, personne ne s'en serait douté. Et ce complément : des comédiens en habit noir, des comédiennes — de qui, par courtoisie, je n'écrirai pas le nom, — ont, tandis que la partition se développait, supplié, hurlé, rugi, crispant leur rôle qu'ils brandissaient! L'histriion dans toute son horreur : retenu dans une petite bande de scène, ahuri sans fard, un cahier de papier à la main! C'était affreux...

Voilà qui est bien différent de la Musique : c'est vraiment ce que M. Colonne a inscrit au programme de ses concerts en Mars 1896! Qu'on laisse chez eux — où ils sont fort bien et où « leur » public les sait bien aller voir — les Comédiens de la République ; aux rats, qui les mettront en poudre, les plus mauvaises pages de Meyerbeer (car il n'a jamais été au-dessous de *Struensee*) ; aux greniers de leurs éditeurs, les « besognes » de MM. Barbier Jules et Pierre ; — et à nous, quelque repos, hors d'atteinte des tortionnaires ligués! *Amen*.

Les Landes (paysage breton, pour orchestre) par M. Guy Ropartz : une des plus intéressantes nouveautés qu'on ait entendues au Châtelet cette année. Voici un tableau qui est une émotion et un recueillement. Cela est très particulièrement écrit, dans une manière qui appartient à M. Ropartz, dans la volonté de faire simple. L'artiste qui rêve d'une œuvre dans ce sens et s'y adonne en toute sincérité ne peut rien réaliser que de bien, car l'émotion devra reposer au fond de tout et tout animer. *Les Landes* qu'a imaginées M. Ropartz : la terre chétive, rocheuse et toute nue de Bretagne, avec la mer qui est une fête perpétuelle. Le thème initial n'est pas autre chose. Des circonstances de décor : le vent, un orage, les lames qui s'enflent, — voilà le tableau musical. Puis le site reprend son apparence d'éternité ; la lande se résigne et s'assoupit : le thème de début reparait.

Au Châtelet encore : le Concerto en *la mineur* de Schumann a été exécuté avec une impartialité remarquable par M. Diémer.

Enfin, M. Colonne a fait entendre à ses abonnés la plus grande partie du 3^e acte du *Crépuscule des Dieux* dans des conditions excellentes. La Brunnhilde du Châtelet, c'est Mlle Kutscherra. Elle déclame le rôle avec une compréhension précieuse du rythme et une intelligence complète du poème. Nous la proposons volontiers en exemple aux cantatrices que tenterait l'interprétation des héroïnes wagnériennes. Autour d'elle, très effacés, d'autres dames et des messieurs chantaient. M. E. Cazeneuve, qui a beaucoup à apprendre s'il a l'ambition de soutenir le rôle de Siegfried d'un bout l'autre, quelque jour, — a fait de surprenants progrès à

depuis qu'on l'a entendu dans la *Damnation*. Il a dit le récit : « Hei ! Siegfried possède à présent le trésor ! » qui est assurément des plus difficiles, avec une très évidente bonne volonté. L'exécution d'orchestre ne laissait rien à désirer.

§

Wagner a été fêté au Cirque. Mme Marcy a reparu dans la scène finale du *Götterdämmerung* où nous l'avions applaudie auparavant, — et M. Lafarge, abordant Siegfried, a chanté dans un style tout à fait remarquable les « Chants de la forge ». Cet artiste a été vraiment un interprète admirable, sans restriction.

D'excellentes auditions du prélude de *Parsifal* et de l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, pour satisfaire les purs wagnériens ; une exécution parfaite de la Symphonie en *mi bémol* de Schumann et de la huitième de Beethoven, pour le contentement des artistes... Et nous arrivons à l'examen des morceaux fâcheux. Quelle utilité, grand Dieu ! d'exhumer une des trop nombreuses ouvertures de concert de Lacombe ? Et quelle inclination particulière fit choisir, ce concerto en *ut mineur* pour piano, de M. G. Pierné ? Les qualités d'habileté qu'on lui accorde ne brillent point dans cette composition. Elle semble écrite dans l'intention de plaire, avec tout juste ce qu'il faut de trompettes pour « montrer qu'on est wagnérien », et l'on citerait combien d'intentions pareilles aussi éloignées du désir d'être sincère.

La *Circé* de M. Théodore Dubois (dont M. Lamoureux a fait entendre un tableau) est une œuvre honnête. Cette musique est loyale comme les vers de M. Manuel le sont. Si l'honnêteté fait décerner des prix aux domestiques, de la musique honnête, loyale, franche, peut être aussi de fort mauvais emusique. Vraiment, cela peine profondément de voir tant d'efforts ne pas aboutir. La « Ballade du Coq noir » est un morceau très fait, très travaillé. On sent bien que l'auteur comptait dessus. Le résultat : une bulle de savon éclatant en poussière d'eau a plus d'importance.

En dernier lieu, le *Messie* de Haendel : très belle exécution.

§

M. Pierre d'Alheim poursuit la série de ses conférences (avec auditions) sur le compositeur russe Moussorgski. La première fois, on est surpris. La seconde, cette musique n'est pas désagréable. Ensuite, on s'en fatigue : ce qu'on prenait pour un trait d'inspiration n'est plus qu'un procédé, un très pauvre procédé. Il consiste uniquement en oppositions de tons qui ne sont pas toujours sans grâce. Une phrase notée sans développement, puis une autre qui n'est pas plus exprimée, une note isolée, — bref on cherche en vain une idée où l'apparence qu'elle y soit.

Que Moussorgski écrive la *Prière* et *Dans le coin*, *La Mort et le Paysan* et *Après la bataille*, ce sont, pour illustrer d'aussi différents aspects, les mêmes effets qui reviennent. Dans *Le Complot des Khovanski* — nous parlons bien entendu d'après

Les seuls fragments qu'en a fait connaître M. P. d'Alheim, — l'*Air de Marthe* (III^e Acte) et le *Chant du Cygne* (IV^e Acte) offrent un certain intérêt, mais sans doute rien de capital. On crie au génie un peu étourdimement. C'est de la sorte qu'on nous imposa Tchaïkowsky et sa suite de Cui, il y a quelque temps.

§

A la « Galerie des Champs-Élysées », sous le patronage de l'Œuvre des Campagnes, les Chanteurs de Saint-Gervais, dirigés par MM. V. d'Indy et Ch. Bordes, ont donné une série de « Concerts historiques avec Soli, Chœurs et Orchestre » sur les origines de la musique de concert. On y a entendu avec beaucoup d'intérêt le *Berger fidèle* de Rameau, une des plus délicieuses cantates de ce joli musicien ; trois pièces pour clavecin (de Couperin et Rameau) que M. Diemer a exécutées avec une *maestria* prodigieuse ; le *Dialogus per la Pascua* de Henri Schutz ; et la cantate : *Also hat Gott der Weltt geliebt* de J. S. Bach, très fidèlement rendus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

L'exposition Constantin Meunier, dans les galeries de M. Bing, a permis d'apprécier en son ensemble et sous son double aspect de peintre et de sculpteur le caractère puissant et simple de ce grand artiste. Bronzes violents et beaux, paysages des régions houillères, lugubres mélanges d'obscurité et de brasiers, fonderies fulgurantes ou galeries grises, puits aux silhouettes bizarres, fumées parodiant le ciel, tout cela, avec la tranquille et animale stature de l'homme qui dompte et qui peine, c'est le domaine de M. Constantin Meunier. Il faudrait de longues pages pour expliquer la psychologie d'une telle œuvre, l'immense supériorité intellectuelle d'un tel réalisme sur celui, par exemple, de M. Zola. Je ne veux que constater ici le succès très grand, si juste, si consolant, si vraiment propre à réjouir tout artiste, qui vient enfin à ce maître, après bien des douleurs et bien des heures sans pitié. M. Constantin Meunier est de ceux dont l'avènement à la gloire, et même aux bénéfices matériels, qui permettent de créer de nouveau, est un honneur pour la généralité des hommes qui pensent et qui travaillent. La série des expositions de M. Bing ne pouvait s'ouvrir mieux que par cet hommage éclatant à l'une des plus pures et hautes personnalités de la sculpture et de la peinture contemporaines.

— Je ne puis, touchant M. Armand Guillaumin, que redire les observations générales que j'énonçai souvent ici sur l'impressionnisme. Il y a fait figure, avec des dons francs et une brutalité qui s'exagère de plus en plus : son exposition récente ne peut donner de lui une autre idée que celle d'un copiste de champs, de ciels et de marines, fort estimable, pas fin, et doué de qualités indéniables qui laissent tout à fait indifférents, en fin de compte, ceux qui comme moi deman-